



Marges

Revue d'art contemporain

14 | 2012

Au-delà du Land Art

J'ai deux amours

Paris, Cité nationale de l'Histoire de l'Immigration, 16 novembre 2011 –
24 juin 2012

Cindy Théodore



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/312>

DOI : 10.4000/marges.312

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 184-185

ISBN : 978-2-84292-343-3

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Cindy Théodore, « J'ai deux amours », *Marges* [En ligne], 14 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.312>

© Presses universitaires de Vincennes

J'ai deux amours

Paris, Cité nationale de l'Histoire de l'Immigration,
16 novembre 2011 – 24 juin 2012

La collection d'art contemporain de la Cité Nationale de l'Histoire et de l'Immigration (CNHI) s'est constituée depuis son ouverture en 2007. L'acquisition des œuvres s'est faite en lien avec la thématique de l'immigration. La CNHI propose une présentation de cette collection à travers une exposition intitulée « J'ai deux amours ». Hou Hanru et Evelyne Jouanno (co-commissaires), expliquent dans le guide fourni que « l'immigration, qu'elle soit temporaire ou pérenne, n'est plus un passage mais une transformation. ». Mais en quoi cette immigration transforme-t-elle les artistes ? Ces derniers nous montrent ce qu'ils voient. Cette exposition montre les divergences, les convergences de ces artistes immigrés. Les artistes présentés mettent en avant des problématiques dans leurs œuvres qui interrogent le spectateur sur ce qu'il est, d'où il vient et où il va. Nous intéressons-nous à ces artistes uniquement parce qu'ils sont « étrangers » ? Ou bien justement, parce qu'ils transforment le monde ? Parce qu'ils en donnent une vision plus « fraîche », « distanciée » due à cette dualité pays d'accueil/pays d'origine ?

Un nageur « rouge » accueille le spectateur lorsqu'il entre à la CNHI. Il se trouve juste à l'entrée, à droite après les palmiers. Bizarrement, des voitures sont garées à côtés. «...*Dans le bonheur* » de Diadji Diop (2009) est un nageur qui « brasse l'herbe ». Le visage serein, il nage... mais pour aller où ? Diadji Diop explique que « cette sculpture est une invitation au voyage, au rêve et à l'utopie ». À vouloir atteindre cette « utopie », ce « rêve », cet homme, ne va-t-il pas finir par se noyer ? Des artistes comme Kader Attia (*La Machine à Rêves*, 2008) ou Taysir Batniji (*Départ*, 2003) posent la question de cet interstice culturel. Comment trouver sa place lorsque l'on vit entre deux cultures ? Bruno Boudjelal (*Jours intranquilles. Chronique algérienne d'un retour, 1993-2003*), né d'un père algérien et d'une mère française, s'interroge quant à lui sur sa propre identité, sur ses origines. Comment grandir, mûrir, lorsqu'une partie de son histoire, celle de la vie de son père en Algérie, est peu abordée durant son enfance ? Comment trouver l'équilibre entre ses deux origines ? Karim Kal s'interroge sur les mêmes problématiques tout en soulignant le

désir d'exil dans *Images d'Alger 2002* (2003), photographiant la mer ; la mer au-delà de laquelle se trouve, peut-être, une vie meilleure. Mohamed Bourouissa joue avec les grandes références de l'histoire de l'art (Géricault, Delacroix...) et compose véritablement ses photographies (*Série Périphérique*, 2008). Chen Zhen est l'un des artistes qui s'est sans doute le plus interrogé sur la question de l'identité, de l'hybridité ; l'exposition nous présente *Un-interrupted Voice* (1998), œuvre hybride : des chaises, recouvertes de peaux de vaches, sont prêtes à recevoir des coups, comme des tambours chinois, présents dans les monastères. Claire Fontaine (*Foreigners Everywhere*, 2009) considère que « l'étranger est partout », que nous sommes tous des étrangers.

Toutes ces œuvres prennent une tournure politique, grinçante car elles mettent en lumière le monde dans lequel nous vivons sans aucune concession, de manière brutale parfois, mais sans tomber dans le pathos. Des clandestins arrivant sur une plage espagnole, l'égarement, la soif d'une nouvelle vie, d'une vie meilleure se lisent sur leurs visages, capturés par le photographe Ad van Denderen dans sa série *Go No Go, Les frontières de l'Europe*, 1988-2002. Bouchra Khalili nous présente ses parcours clandestins à travers des vidéos reprenant ses trajets et ses cartes, des « constellations » de ces derniers. Cette artiste pose la question de la représentation de la migration clandestine. Barthélémy Toguon expose les traversées possibles sur des barques dans *Road to exile* (2008) et Mathieu Pernot photographie *Les Migrants* (2009) enveloppés dans des couvertures, tels des momies déposées sur le sol. Ghazel, à travers des autoportraits filmés (*Me* (2003-2008)), dresse un portrait cynique de la société et de son exil en France. Dans leur exil, les personnes emportent des

objets divers. Mona Hatoum prend l'exemple du tapis, *Bukhara (red and white)* (2008). Les continents sont « gravés » dans ce tapis. Dès lors, marche-t-on sur le monde ou bien ce tapis, synonyme d'exil, n'est-il pas le symbole de cette adaptation de ces exilés dans des pays qui leurs sont étrangers au départ ?

Remarquons que la majorité de ces artistes sont présents sur le marché de l'art contemporain et sont représentés par des galeries importantes. Citons Mohamed Bourouissa, représenté par la Galerie Kamel Mennour ou encore Mona Hatoum, Claire Fontaine et Melik Ohanian représentés par la galerie Chantal Crousel. Nous pouvons nous demander si, finalement, cette exposition est « autonome » et « indépendante » et s'il n'y a pas de risques d'être manipulés par des mécanismes de « marketing culturel ». Par exemple, deux jeunes femmes, Lætitia Tura et Hélène Crouzillat, absentes de l'exposition mais dont le travail mérite d'être signalé, réalisent un film documentaire *Les Messagers* où elles écoutent la parole des migrants qui racontent leur périple et abordent la disparition de compagnons de route ou de connaissance lors de ces migrations clandestines et dangereuses. De plus, cette exposition s'intéresse principalement aux artistes ayant émigrés en France ou en Europe et ne pose pas la question au-delà de ce territoire puisque des situations inverses se produisent.

Je conclurai en citant Calixthe Beyala qui écrit dans *Comment cuisiner son mari à l'africaine* : « [...] j'ai quitté mon pays pour apprendre à connaître le monde, parce qu'il y a un temps pour se perdre et un temps pour se retrouver, un temps pour partir et un temps pour regagner ses origines. ». Comment ces artistes sont-ils perçus alors chez eux ?

Cindy Théodore